

Artistes et publics empêchés

Journée du 14 novembre 2014

Synthèse

INTRODUCTION GENERALE

La journée a été placée sous le signe de la volonté des directeurs d'établissements médico-sociaux comme des professionnels de la culture de faire selon le mot introductif de **Manuel Dureault**, président du Groupement technique des directeurs d'établissements médico-sociaux du Var (GDT) « un pas de côté ». Afin de rendre compte ensemble de deux questions :

1. Comment rendre accessible la culture ? Quelle politique des publics ?
2. Comment développer les pratiques artistiques en établissements spécialisés. Quelle politique de l'accompagnement à la création ?

Ces deux questions conditionnant non seulement l'épanouissement de la personne mais aussi la mise en œuvre de la citoyenneté de chacun.

Parice Laisney, Directeur du PôleJeunePublic a de son côté souligné que la mission du Pôle jeune public a toujours été d'aller vers les publics, que ce soit en direction des crèches ou en faisant venir les crèches au théâtre, dans l'idée non seulement de partager un moment de spectacle mais aussi de rencontrer les artistes après le spectacle et d'avoir toujours quelque chose à en dire.

Daniel Baioni, Directeur de L'institut Pomponiana-Olbia, met en exergue le dépaysement que peut constituer pour des professionnels du *managment*, le déplacement et l'échange dans une salle de spectacles, l'essentiel étant que chacun accepte ce dépaysement pour trouver des points communs afin de mieux se « comprendre » en se situant de temps à autre sur un territoire étranger.

COMMUNICATIONS

Comparant les concepts d'« embarras » et d'« empêchement » (ce dernier venant de l'anglais), **Michelle Bonifay**, directrice de crèche et présidente du Pôle jeune public, présente un film qui suscite dans le public un certain « embarras », en le déroutant par la répétition des mêmes thèmes, c'est-à-dire en le confrontant à l'épreuve de l'ennui et à la question d'un temps qu'on devrait apprendre aussi à poser en travers de notre temps quotidien. Quant à « l'empêchement », s'il résulte toujours d'une limitation des possibles, il est aussi ce qui permet d'inventer des solutions alternatives, la question essentielle étant de savoir par quels moyens de suppléance on peut aller jusqu'à la réalisation de soi.

Pierre Falicon, Directeur de l'ADIR, circonscrit ensuite les contours de l'œuvre d'art en posant trois de ses conditions : l'intentionnalité, la reconnaissance et la valeur ; avant de se pencher sur l'évolution des représentations de l'art en institution spécialisée. De l'art qui détourne des idées fixes au XVIII^{ème} aux clubs thérapeutiques des années cinquante en passant par la place toute particulière qui est faite à l'art thérapeutique en Allemagne et à l'art brut en France... Il fait également remarquer que tout geste créatif ne fait pas œuvre. Il faut une intention, une signature et des moyens d'implémentation (exposition...). Or en institution l'adresse à l'autre est problématique. Si depuis Marcel Duchamp « ce sont les regardeurs qui font la peinture », l'œuvre change avec le regard qu'on lui renvoie et c'est le lien social qui est alors au cœur de la réception mais aussi de la création. Un artiste travaille toujours en présence d'un tiers. Ce que le créateur « empêché », psychotique, gagne en créant, ça peut être une « consistance imaginaire » (un nom, un masque, un déplacement des symptômes, une identification...) ou « une nomination » : un moyen d'expression qui permet de changer le rapport aux autres.

Julie Moreira-Miguel, chargée des relations avec les publics à Marseille, témoigne des actions qui ont été entreprises au festival de Marseille avec des publics handicapés. Billetterie solidaire, audio descriptions, langue des signes... on fait donc venir plus facilement des publics extraordinaires mais davantage encore : on réalise des spectacles de « danse intégrée ». Ce sont des ateliers de danse-contact basés sur la perte d'équilibre. Rien d'intellectualisé mais une relation sensorielle ou sensuelle dés-érotisée (ou pas) sans miroir. Elle évoque aussi son travail dans l'espace méditerranéen de l'adolescence avec Marcel Rufo : ateliers radio, stylisme, arts plastiques des « soins culturels » prescrits par l'équipe médicale. Certes la question de l'obligation de suivre ces soins se pose. Quid d'une continuité dans les pratiques ordinaires tout au long de l'année ?

Deux écueils sont alors soulignés par **Cyrille Elslander**, Directeur du service éducatif du PôleJeunePublic : le militantisme exacerbé et l'angélisme avec les effets pervers de la stigmatisation, de l'exclusion ou de l'attitude compassionnelle. Mais danger aussi, comme le souligne Daniel Baioni de l'effet Téléthon que semblent encourager les pouvoirs politiques (car « l'accessibilité » des lieux aux publics handicapés doit être visible en 2015)

La journée se clôt sur les présentations croisées de **Maurizio Lo Cicero** et de **Michel Joubert** sur leur travail musical remarquable de terrain et l'usage des percussions, notamment du *Batongada* (jouer en se déplaçant) en institutions médico-sociale.

SPECTACLES

Les deux spectacles qui nous ont été montrés : *Uccellini* d'**Isabelle Hervouet** et une chorégraphie de **Carole Vanni**, toutes deux de la Compagnie Skappa, font appel à notre capacité à déconstruire les frontières pour mettre le corps tout entier en position d'entendre aussi bien que voir ou sentir ces entrelacements de registres d'expression, là où se noue le premier travail du sens. La question n'est pas de chercher à « comprendre » mais à « reconnaître » la part d'exotisme ou d'opacité que représentent ces deux démarches. Faisant appel à la pensée dite « balourde », selon le mot de Brecht, à la part d'enfance encore intacte en chacun de nous, et à notre puissance d'étonnement, les ruptures et les rebondissements sont là pour « inquiéter notre perception » habituelle des rapports entre les situations. Il y a là comme une injonction : retirez les parties rationnelles et linguistiques du cerveau sous contrôle et accueillez avec les ressources profondes et réprimées de votre cerveau ce qui en appelle à la mémoire informulée des sens.

CONCLUSION

On peut rappeler en forme de conclusion provisoire de cette journée d'échanges dont chacun souligna l'intérêt et l'importance, (même si les professionnels de la culture étaient quelque peu sous-représentés) :

1. Qu'il s'est agi toute la journée de la question de la « rencontre » sous des formes multiples (entre univers, entre tribus, entre langages de tribus différentes, entre les arts, entre les comédiens et les publics handicapés...);
2. De l'art comme « force de subversion » même si l'on peut toujours s'interroger sur les capacités de récupération par les différents pouvoirs des propositions les plus subversives ;
3. En constatant la force de l'exposition remarquable des créations de personnes autistes présentée à l'étage du théâtre, on a pu souligner le caractère parfois « indécidable » de la frontière qui sépare la création artistique de certaines créations psychotiques sauf à préciser que l'intention compte plus que le résultat et que le plus important dans la création des publics empêchés c'est « le lien social » qui la rend possible. S'il n'y a pas de frontières claires entre les formes de création, c'est sans doute qu'elles dessinent un continuum de points, de la plus intentionnelle à la moins volontaire, de la plus socialisée à la plus solitaire ;

4. De sorte que lorsque nous en venons à la question de la représentation des publics et notamment de ceux qu'on appelle depuis Rancière « émancipés », il faudra poser la question tout autrement selon le public : Pour un public dit « ordinaire » cela signifiera, se donner les moyens d'un partage du jugement et pour un public dit « extraordinaire », il s'agira de faire naître un sentiment de parenté retrouvée dans une complicité plus affective et sensorielle qu'intellectuelle.

M.H. POPELARD